

Vent soutenu chez un poète engagé

LAVERDIÈRE, Camille (1974): Glaciel ; Montréal, Fides, coll. « Voies québécoises », 100 p., 15 x 20 cm., \$3.

Louis-Edmond Hamelin

Volume 16, numéro 3 (93), mai-juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamelin, L.-E. (1974). Compte rendu de [Vent soutenu chez un poète engagé / LAVERDIÈRE, Camille (1974): Glaciel ; Montréal, Fides, coll. « Voies québécoises », 100 p., 15 x 20 cm., \$3.] *Liberté*, 16(3), 92-93.

Vent soutenu chez un poète engagé

LAVERDIÈRE, Camille (1974) : *Glaciel* ; Montréal, Fides, coll. « Voies québécoises », 100 p., 15 x 20 cm., \$3.

De la mare des géographes banals émergent quelques originaux qui choquent, qui font sourire ou que l'on craint. Camille Laverdière appartient à l'un ou à l'autre de ces groupes. « Verrouillé » comme la plupart de « ses frères » et desservi par un mégamilieu continental à prolongement culturel autre, Camille Laverdière, péniblement, a tracé son propre sillon. Son deuxième recueil de poésie livre une « brouture » toute de lui, peut-être jamais inspirée d'aucun autre. Il est peu le spécifique d'un générique ; il est sur le chemin d'évolution d'un générique. Que fait-il que les autres collègues ne font pas du tout ou ne tentent guère ? Deux choses : l'écriture hors des sentiers classiques de sa discipline, sentiers la plupart du temps ennuyeux jusqu'à la ténacité ; l'engagement dans les affaires de ce qu'il définit comme un pays, son pays. Comme chez lui l'artificiel est réduit, les deux manifestations sont liées et c'est l'engagement qui semble donner le souffle, un souffle soutenu, à l'expression. Camille Laverdière est d'abord un citoyen qui veut dire certaines choses. Nous n'osons apprécier s'il a raison ou tort, tellement seul le temps long sait trier dans la « scribouille » ce qui peut devenir « valeur historique ». Le titre même de « Glaciel », néologisme de quinze ans, a dû être expressément choisi pour appuyer la contribution du Québec au langage universel et la francophonie mondiale.

Pour alimenter son propos, l'élan, la sincérité, l'« acharnement » de l'auteur me suffisent amplement. Je ne m'attarde pas non plus aux règles de l'écriture classique. Camille Laverdière est un vent qui souffle ; je le reçois comme il s'amène. Il se compare moins aux grammairiens capricieux, ces conservateurs de la langue, qu'aux ré-animateurs qui relancent la respiration. La phrase de Camille Laverdière est heurtée comme les abrupts de lignes de failles ; elle ne sait où s'arrêter,

tels les plateaux rocheux du Bouclier ; le lecteur passe de l'éclair à l'ombre, suivant ces « ciels de soleil plus souvent de pluie » ; l'hiver est parfois long et fidèle à lui-même. L'attente du rêve devient un peu théorique ; seul un Atlas a réussi à tenir un monde à bout de bras ! Mais cette poésie sent la terre, une poésie qui, sautant de crans en crans semblables, se tient à une altitude uniforme. L'écriture de Camille Laverdière n'est pas un montage qui noierait le sujet par des artifices. Elle est captive d'un message à livrer ; elle lui est fidèle jusqu'au bout. Le travail, l'effort au niveau du terme, est une ode au rendu du sujet ; chez Camille Laverdière, la langue n'est qu'un signe au service de l'idée. Son Québec ne se limite pas à l'espace du sud, il annexe la toundra et l'Inuit. La qualité de l'observateur rend les descriptions très réalistes. « Les grandes oies libres » rappellent certaines pages de Félix-Antoine Savard :

saisissant vol ordonné des grandes bernaches
appelées par de nouvelles lumières

.....
elles ont poursuivi routes aériennes
vers points d'attrait et de partage
vers des heures lentes à écouler

.....
perpétuelles voyageuses d'automne en descente du Nord
de retour des Carolines quand la sève reprend
elles rapportent nouvelles de terres lointaines
elles diffusent images d'un demi-continent

elles sont là revenues les grandes oies libres
moi le verrouillé de toute naissance
comme elles bientôt le libéré

L'on aimerait dire que Camille Laverdière est plutôt un homme qu'un géographe ; un homme avec la chaleur et les inquiétudes d'un corpus d'émotions. La société a grandement besoin de ces esprits pionniers, à la fois coureur de bois et coureur de mots, et qui ne répudient pas constamment le milieu et la chair.

LOUIS-EDMOND HAMELIN

Membre du Gouvernement des Territoires-du-Nord-Ouest
Yellowknife